Trop de luxe

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **55 (1917)**

Heft 44

PDF erstellt am: **28.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-213410

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

se renouvelleront sans exiger de lui aucun travail...

« Et M. Berthelot est allé ainsi, déployant aux yeux de ses auditeurs ravis tous les biens merveilleux dont l'humanité sera dotée et comblée dans un siècle. (Sarcey écrivait cela avant 1900). Car nous ne sommes séparés que par un siècle de cette date fatidique de l'an deux mille. Et je me disais, en lisant son discours, qui était d'ailleurs des plus intéressants et des plus suggestifs : « Je vois bien que les hommes auront beaucoup plus de jouissances que nous? Seront-ils plus heureux ? La somme du bien-être sera augmentée dans le monde ; la somme du bonheur croîtra-t-elle en proportion ? »

Alors, Sarcey rappelle le mot d'un vieillard de beaucoup d'esprit, à qui il avait conté les impressions enthousiastes qu'il remportait, encore enfant, d'un voyage en chemin de fer — on venait d'inaugurer en France ce mode de transport.

— Hâtez-vous, mon enfant, lui dit le vieillard, de jouir des chemins de fer ; vous n'en jouirez plus quand vous aurez mon âge.

« Je le regardai étonné, continua Sarcey, n'entendant pas bien ce qu'il voulait dire. Je ne compris que plus tard la justesse et la profondeur de la phrase. Oui, cela est vrai ; je ne jouis pas plus aujourd'hui des chemins de fer que je ne jouis des allumettes chimiques ; et mes enfants en jouissent encore moins que moi, parce qu'ils n'ont connu, eux, ni la diligence, ni le briquet phosphorique, et qu'ils n'ont point de comparaison où se reporter.

« Ils usent du chemin de fer et des allumettes ; ils n'en jouissent pas ; je veux dire par là qu'ils n'en sentent plus la commodité et l'agrément.

« ... On peut affirmer, comme une vérité générale, que toute commodité qui est entrée dans les mœurs n'est plus une jouissance. On ne pense pas plus à s'en délecter qu'à bénir l'eau, le soleil et l'air, qui sont des éléments si indispensables de la vie qu'on ne prend plus garde à la somme de biens qu'ils apportent.

« Vous ne vous dites pas, en mangeant du pain : Quand on pense que nos ancêtres préhistoriques ne vivaient que de racines ! Non, vous mangez du pain, comme vous respirez l'air de la rue, sans en rendre grâce à personne, sans en sentir votre bien-être augmenté. La question du pain ne vous inquiète que si l'on vous en sert du médiocre sur votre table. Vous vous récriez : quel fichu pain ! peut-on manger du pain comme ça ! — C'est que vous comparez ce pain manqué, non aux racines de vos ancêtres, que vous n'avez pas connues, mais au pain que vous fournit ordinairement votre boulanger.

« Vous ne jouisssez plus des choses qui constituaient le bien-être quand vous êtes entré dans la vie ; mais vous n'avez pas perdu la faculté de souffrir si elles viennent à vous manquer, bien au contraire.

« ... Le bonheur ne consiste pas précisément dans le bien-être, mais dans le sentiment que l'on en a. Vous aurez beau, messieurs les savants, remplir et dépasser les prédictions de M. Berthelot, vous aurez beau multiplier pour l'homme les éléments de confort, de vie aisée et douce, vous n'aurez point pour cela accru la somme ni l'intensité de ses jouissances ; peut-être même n'aurez-vous fait que rendre plus nombreux et plus sensibles les points douloureux de son être ; car il y aura plus de choses dont la privation lui sera pénible, tandis qu'il n'éprouvera aucune jouissance à les posséder.

« Labruyère avait déjà fait cette remarque qu'un petit bourgeois de son temps était mieux vêtu, mieux chauffé, mieux nourri, plus commodément voituré qu'un grand seigneur du siècle précédent ; et qu'il ne laissait pas de se plaindre de son sort, le trouvant fort misérable.

« Nos fils ne seront pas plus heureux que nous, malgré la fécule, le sucre, la matière azotée et les épices aromatiques que leur promet M. Berthelot, car ils ne jouiront de ces belles choses que dans le court espace de temps où elles seront nouvelles. Il n'y a qu'un bonheur qui dure : c'est celui qu'on tire de soi-même. Ceux-là sont les plus heureux qui ont l'âme plus forte, l'esprit plus sain, le cœur plus chaud, la conscience plus nette ; qui ne prennent le bien-être que comme un appoint du bonheur. »

Voilà qui est bon à méditer par le temps qui court.

Au marché. — C'était au marché de mercredi. Rue Pépinet, deux bonnes ménagères ayant chacune au bras un panier débordant de victuailles de toute sorte, se faisaient leurs mutuelles confidences. La conversation durait depuis un certain temps déjà, en dépit des heurts et du bruit de la foule, de la lourdeur des paniers. L'heure de « mettre la soupe sur le feu » était venue, si ce n'est déjà passée.

L'une des interlocutrices s'en aperçoit :

— Oh ! là là, déjà onze heures ! Y me faut voir aller. Au revoir, Fanny.

— Au revoir, Lydie. Eh bien, alors, ainsi, ça fait que voilà !...

Le manuel du skieur, suivi des itinéraires recommandables en Suisse occidentale, par le Dr *H. Faes*, ancien président de la Section des Diablerets du Club alpin suisse, prévôt du groupe des skieurs de la Section, et le Dr *P.-L. Mercanton*, directeur de l'Observatoire météorologique de Lausanne, ancien prévôt. Avec de nombreux dessins et photographies. — Lausanne, Imprimeries Réunies, éditeur.

Nous reviendrons sur cet ouvrage.

CORAULA DAO MOLÉSON

(Patois de la Gruyère, avec la traduction.)

Din la Suisse lia ouna montagne
Dans la Suisse il y a une montagne
Dei plie hautè, dei plie ballè ;
Des plus hautes, des plus belles ;
Sche vojei la curiojità,
Si vous avez la curiosité,
Prindè la peina dè montà,
Prenez la peine de monter,
A Moleson, à Moleson.
A Moléson, à Moléson.

Du lé tot haut l'univers sché vei,
De là tout l'univers se voit,
L'ivue la plie fretze lé sché bei ;
L'eau la plus pure là se boit ;
Sche vojai l'himaur melancoliqua ;
Si vous avez l'humeur mélancolique :
Lé schénallie fan mujiqua,
Les clochettes font musique,
A Moleson, à Moleson.
A Moléson, à Moléson.

Li cré peccauji de vany,
Il y croit des primevères de montagnes,
Dei freyè, dei tzerdon beni,
Des fraises, des chardons bénis,
Dei tzinquillé é dei brenletté
Des oreilles-d'ours et des ciboules
Tot amon schu stau rotzette,
Tout au-dessus de ces rochers,
A Moleson, à Moleson.
A Moléson, à Moléson.

Vini schigniau, damé é bordgei !
Venez messieurs, dames et bourgeois,
Que de pliéji tot règordzei ;
Que de plaisir tout regorge ;
Venidé ti, venidé totté !
Venez tous, venez toutes !
No berin dei bouné gotté
Nous boirons de bonnes gouttes
A Moleson, à Moleson.
A Moléson, à Moléson.

Vini, no jan piora trinschi,
Venez, nous avons dans ce moment fait le fromage,
Midji dau bon schéré russhi,
Mangez de bon ceret rôti,
O dé la hliau fretze in abandansshe ;
Ou de la crême fraîche en abondance ;
Vini vo jimplia la pansshe,
Venez vous remplir la panse,
A Moleson, à Moleson.
A Moléson, à Moléson.

Schau dé Bullo le schon jelâ
Ceux de Bulle y sont allés
In Plianné sché schon répojà,
A Plianné ils se sont reposés,
Dé café sché schon tan borâ
De café ils se sont tant bourrés
Qu'à la fin nan pà pu montâ
Qu'à la fin ils n'ont pas pu monter
A Moleson, à Moleson.
A Moléson, à Moléson.

Dé café sché schon tan borâ
De café ils se sont tant bourrés
Mà i lau ja faillu robâ,
Mais il leur a fallu le voler.
E lian prau cudji lé névuâ,
Ils ont assez voulu le nier.
Mà lè fillè lé jan accujâ,
Mais les filles les ont accusés,
A Moleson, à Moleson.
A Moléson, à Moléson.

Necué lia faite la tzansshon ?
Qui a fait la chanson ?
Lié l'ermailli de Moleson,
C'est l'armailli de Moléson,
Et lié lé fillé de Bullo
Et c'est les filles de Bulle
Que l'an faite in allan amon,
Qui l'on faite en allant en haut,
Schu Moleson, schu Moleson.
Sur Moléson, sur Moléson.

Nos gosses. — Deux gosses sont en conversation.

— Gage, dit l'un, que tu pourrais pas manger deux pommes à jeun.

— Oh ! la belle affaire ! Trois, si tu veux.

— Eh ! bien, essaie !

— Ça y est ! Demain matin, je ne déjeunerai pas. J'aurai les deux pommes. Tu viendras me chercher, pour voir, dis !

Le lendemain, les deux amis étaient exacts au rendez-vous. Celui qui s'était engagé à manger les pommes mord à belles dents la première, qui a bientôt disparu. Lorsqu'il s'apprête à entamer la seconde, son ami l'arrête :

— Tu as perdu ! Tu as perdu ! Tu as perdu !

— Comment ? Pas vrai ! Attends, donc !

— Mais oui, je te dis : tu peux pas manger la seconde pomme à *jeun*, puisque tu as déjà la première dans l'estomac... Hein !...

Trop de luxe. — Une dame très coquette et sur le retour sortait de chez un parfumeur les bras chargés des emplettes qu'elle venait d'y faire. Une de ses amies l'aborde et lui dit :

— Vous venez de renouveler votre provision ?

— Ne m'en parlez pas, ma chère, je me suis ruinée ! J'ai acheté une infinité d'objets de toilette, entre autres six brosses à dents.

— Oh ! chère, quel luxe ! une brosse pour chaque dent !

La philosophie du cantonnier. — Un brave cantonnier « faisait les quatre heures » au bord de la route, à l'ombre d'un beau noyer.

— Il fait meilleur manger et boire, à l'ombre, que de travailler au grand soleil, qu'en dites-vous, cantonnier ? lui dit un promeneur.

— Oh ! bien Mossieu, pour manger et boire on se force, mais pour travailler, qui ne peut ne peut.

Grand Théâtre. — Lundi soir, nous aurons la première, à Lausanne, de L'*Elévation*, une comédie de Bernstein dont le succès fut très grand en France et qui sera interprétée et montée avec beaucoup de soin. On peut s'attendre, et ce ne sera que justice, à une salle archi-bondée.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS